

Barthe alla lui lire cette comédie sans lui faire grâce d'un hémistiche. Quand il eut fini, Colardeau lui dit d'une voix presque éteinte : « Mon ami, vous n'avez oublié qu'une chose dans votre comédie ; c'est un auteur qui lit sa pièce à un ami mourant. » On adément le fait, et l'on sait, dit un biographe, que des amis de Barthe, lors de la représentation de sa comédie, l'avaient engagé lui-même à tirer parti de ce trait d'égoïsme, connu depuis cinquante ans.

BARTHE (Félix), magistrat et homme d'Etat, né à Narbonne en 1795, mort en 1863. Il étudia le droit à Toulouse et se fit inscrire en 1817 sur le tableau des avocats à la cour royale de Paris. Lancé dès sa jeunesse dans les conspirations du libéralisme, il s'affilia à la société secrète des *carbonari* et prêta le serment classique de haine à la royauté. Membre de la haute vente, il prêta souvent le secours de son talent à des accusés politiques de son parti, notamment au colonel Caron et aux sergents de la Rochelle. La Restauration eut peu d'ennemis plus véhéments et plus agressifs. En 1830, il s'associa à la protestation des journalistes, joua un rôle actif dans la révolution, partagea les travaux de la commission municipale et fut nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général près la cour royale de Paris. Peu de temps après, les électeurs de Paris l'envoyèrent à la Chambre des députés. Il fut ensuite ministre de l'instruction publique (décembre 1830), garde des sceaux (mars 1831), premier président de la cour des comptes et pair de France (avril 1834). Il occupa encore une fois le ministère de la justice dans le cabinet Molé, fut révoqué en 1848 de ses fonctions à la cour des comptes, réintégré l'année suivante, et appelé au Sénat en 1852. Comme ministre de la justice, on lui doit quelques améliorations dans le code pénal. Mais l'ancien conspirateur de la Restauration avait bien oublié le libéralisme de sa jeunesse, et il subit beaucoup d'attaques pour son esprit rétrograde et pour la rigueur avec laquelle il poursuivait les accusés politiques de juin 1832. M. Barthe a laissé quelques écrits.

BARTHE (Marcel), homme politique et avocat français, né à Pau en 1813. Son père, maître ouvrier, le fit élever avec soin et l'envoya à Paris pour y faire son droit. Le jeune homme, entraîné par ses goûts littéraires, prit une part active dans la grande querelle des classiques et des romantiques, publia des articles dans *l'Artiste* et le *Temps*, et, de retour dans sa ville natale, il se fit inscrire au tableau des avocats. Il se livra alors avec ardeur à l'étude des questions sociales que Fourier et Saint-Simon avaient mises à l'ordre du jour, se montra partisan des idées phalanstériennes ; mais, loin de professer, en matière politique, l'indifférence recommandée par le chef de l'école socialiste, il fit une vive opposition à la monarchie de Juillet et se rangea parmi les membres du parti avancé, qui l'envoya siéger au conseil municipal. Elu député à la Constituante, lors des élections complémentaires du mois de juin 1848, il devint membre du comité de l'instruction publique, se prononça contre les idées socialistes, suivit la politique représentée par le général Cavaignac et, après l'élection présidentielle, il vota le plus souvent avec la gauche. Non réélu à l'Assemblée législative, il revint prendre sa place au barreau de Pau, où il publia, en 1850, une brochure intitulée *Du Crédit foncier*. Toujours fidèle à ses convictions libérales, M. Marcel Barthe est resté longtemps à l'écart de la politique active. Ayant posé, en 1865, sa candidature dans les Basses-Pyrénées, en opposition à celle du candidat officiel, il échoua ; mais il n'en sortit pas moins de la lutte avec une importante minorité de 6,000 voix.

BARTHE (Paul de la). V. THERMES (de).

BARTHE-DE-NESTE (La), bourg de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre ; pop. aggl., 745 hab. — pop. tot., 800 hab. Ruines d'un vieux château.

BARTHEL (Jean-Gaspard), jurisconsulte allemand, né à Kissingen, dans le Wurtemberg, en 1697, mort en 1771. Il perfectionna ses études à Rome, où il suivit les leçons du cardinal Lambertini, depuis Benoît XIV. De retour à Wurtemberg, il fut nommé successivement professeur de droit canonique, chanoine du chapitre et vice-chancelier de l'université. Barthel a laissé la réputation d'un savant jurisconsulte. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'un zèle ardent pour la religion catholique, et on lui reproche sa violence envers les protestants. Ses principales œuvres sont : *Historia generalis pacificationum imperii*, etc. (1736) ; *De jure reformandi antiquo et novo* (1744) ; *De restituta canonizationum in Germania electionum politia* (1749) ; *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divina et ex lege imperii justum est* (1764).

BARTHEL (Jean-Christian-Frédéric), peintre et graveur allemand, né à Leipzig en 1775. Comme peintre, il s'est surtout fait connaître par ses tableaux composés pour le château de Brunswick, et parmi lesquels on cite le *Dieu du jour*, les *Quatre Heures*, etc. Comme graveur, il a fait preuve d'un talent réel dans les soixante-dix planches qu'on doit à son burin, et dont la plus remarquable est une *Grotte*, d'a-

près Thormeyer. Enfin il a composé, sous le titre de *Eumorphia* (Leipzig, 1807), un ouvrage sur les rapports de la philosophie avec les beaux-arts.

BARTHEL (Jean-Christien), organiste allemand, né en 1776, mort en 1831. A l'âge de cinq ans, il reçut des leçons de piano du fameux Roesler ; et deux ans après, son père lui donna un maître de violon. Les progrès de l'enfant furent si rapides, qu'il émerveilla Mozart, qui l'entendit à Leipzig exécuter un concerto de piano. Stiller et Goerner perfectionnèrent ses études sur le violon et l'orgue. A seize ans, Barthel était nommé directeur des concerts de la cour de Schönebrunn, puis directeur de musique à Greitz. Après plusieurs années de séjour dans cette ville, il entreprit un voyage en Allemagne, où il produisit une telle sensation, qu'on lui offrit la place d'organiste de la cour à Altenbourg. Ses nombreuses compositions de musique religieuse sont encore manuscrites ; on n'a publié de lui qu'un recueil de 18 danses pour le piano, sous le titre de *Flore musicale*.

BARTHE-LABASTIDE, homme politique français, né à Narbonne en 1775. Il est resté comme un des plus curieux types de ces hommes aveugles et de ces courtisans ineptes qui, au début de la Restauration, eurent l'ingénieuse idée de vouloir ressusciter tout entier l'ancien régime et de supprimer, avec quelques petits décrets, l'œuvre immortelle de la Révolution. Devenu, en 1815, membre de la Chambre introuvable, M. Barthe-Labastide, plein d'enthousiasme pour l'absolutisme et le système du bon plaisir, obtint de remarquables succès de fou rire, par les singulières propositions qu'il s'avisait de mettre au jour, ainsi que par l'enthousiasme de commande auquel il savait se livrer à l'occasion. On parla beaucoup, en ce temps, de la sensibilité qu'il fit éclater, le 13 janvier 1818, en déplorant, au milieu de la Chambre, la perte que la France avait faite, sous Louis XIII, en la personne du cardinal de Richelieu. Il proposa de regarder comme factieux quiconque signerait des pétitions pour le maintien de la Charte, de mettre à la disposition de l'Etat les bois ayant appartenu jadis à des communautés, afin de doter de nouvelles corporations religieuses, dont le besoin se faisait absolument sentir ; il combattit le mode d'avancement par ancienneté, tout à fait révoltant pour un gentilhomme, demanda qu'on diminuât le nombre des soldats pour augmenter celui des missionnaires, etc., etc. Après avoir fait partie de toutes les Chambres de la Restauration, il repartit sous Louis-Philippe, comme député. Daumier, le célèbre caricaturiste, le voyant voter avec le même enthousiasme pour la nouvelle monarchie, plus que jamais ministériel et croyant plus que jamais à l'infailibilité du plus fort, s'empara de ce type avec son terrible crayon, s'en servit longtemps pour amuser les lecteurs de la *Caricature* et autres journaux satiriques du temps.

BARTHELEMYTE s. m. (bar-té-le-mi-te — du nom de *dom Barthélémy*). Hist. ecclésiastique. Clerc séculier de la congrégation fondée par dom Barthélémy Halhauser.

BARTHELEMY, mot d'origine syriaque, qui est une corruption de *bar-Thomas*, le fils de *Tholmai* ou *Tholomé*, c'est-à-dire Ptolémée. C'est ainsi, dit d'Herbelot, que les Syriens et les Juifs appellent celui que les Latins, après les Grecs, nomment *Bartholomaeus*, et les Français *Barthélemy*.

BARTHELEMY (SAINT-), une des Antilles, seule colonie que possédât la Suède dans le nouveau monde ; 16,000 hab. ; ch.-l. Gustavia ; sucre, indigo, tabac.

BARTHELEMY ou **BARTHOLOME** (Saint), c'est-à-dire en hébreu *fils de Tholomé* ou *fils qui arrête les eaux*, l'un des douze apôtres choisis par Jésus-Christ. On croit qu'il naquit à Cana en Galilée, et qu'il est le même que le disciple Nathanaël. Eusèbe nous apprend que saint Barthélemy alla porter les lumières de l'Evangile en Arabie, en Perse, en Ethiopie, et jusqu'aux contrées que nous nommons aujourd'hui les Indes. Il ajoute que saint Pantène, envoyé au III^e siècle dans ces régions éloignées pour combattre les doctrines des brahmanes, y trouva des traces du séjour de saint Barthélemy, et qu'on lui montra une copie de l'Evangile de saint Matthieu, que le saint apôtre y avait laissée. A son retour de l'Inde, saint Barthélemy vint rejoindre saint Philippe à Hiérapolis en Phrygie, puis se rendit en Lycaonie, où il prêcha l'Evangile. Il répandit aussi les lumières de la foi dans d'autres contrées, en dernier lieu en Arménie, où il souffrit le martyre sur l'ordre du gouverneur d'Albanopolis. Il fut écorché vif et ensuite crucifié. Ce double supplice était alors en usage en Egypte, en Perse et dans les pays voisins. Cet apôtre n'a laissé aucun écrit, et l'Evangile donné sous son nom a été déclaré apocryphe par le pape Gélase. Les reliques de saint Barthélemy ont été apportées à Rome en 983, et ont été placées sous le maître-autel de l'église bâtie en son honneur. Sa fête se célèbre le 24 août.

Barthélemy (REPRÉSENTATIONS DIVERSES DE SAINT-). — Un diptyque grec du VIII^e ou du IX^e siècle, publié par Paciandi (*Antiquitates christianae*, p. 389), représente saint Barthélemy à mi-corps, tenant à la main une espèce de couteau, instrument de son supplice. Ce genre de

représentation est celui qui a été le plus fréquemment suivi dans les monuments du moyen âge et des temps modernes. Jean Molanus (*Historia imaginum sacrarum*), condamne l'usage, adopté par certains artistes, de donner à l'apôtre le costume d'un personnage de condition noble ; mais il blâme surtout ceux qui l'ont représenté écorché et portant sa peau au bout d'un bâton ; la dignité de l'art religieux ne saurait admettre, en effet, une image aussi révoltante, et l'on s'étonne à bon droit que Michel-Ange ait cru devoir figurer ainsi le saint, dans son célèbre *Jugement dernier*. D'autres artistes n'ont pas fait preuve de moins de réalisme, en peignant les horribles détails du martyre de saint Barthélemy. Ribera s'est particulièrement complu dans ce sujet, qu'il a traité de plusieurs façons différentes (v. ci-après). Une estampe de Jean Couvay, d'après Poussin, montre le saint, lié sur un banc par le bourreau, près d'une statue de Jupiter, à qui il refuse de sacrifier ; au ciel, des chérubins apportant la palme du martyre. Une sculpture d'Agrate, dans la cathédrale de Milan, représente l'apôtre écorché vif ; cet ouvrage, d'une exécution fort remarquable, ne le cède point en réalité aux compositions de Ribera. On doit encore à ce dernier diverses figures isolées de saint Barthélemy ; deux des plus belles se voient au musée royal de Madrid ; l'une montre l'apôtre à mi-corps, la tête un peu penchée et nous regardant d'un air rêveur, le front presque chauve, le corps enveloppé d'une draperie blanche qui ne laisse voir que la main gauche, tenant un couteau ; l'autre figure est en pied : le saint est assis sur une pierre, drapé dans un ample manteau blanc, qu'il retient sur sa poitrine ; il tient à la main l'instrument de son supplice ; sa tête vénérable est admirablement éclairée ; la draperie fait illusion. Nous citerons encore, entre autres représentations de saint Barthélemy, une peinture de l'école florentine du XIV^e siècle et une figure en pied de l'école ombrienne du XV^e siècle, au musée Napoléon III (nos 40 et 128). Un tableau de Cimabue, aux Offices à Florence ; une figure en buste, attribuée à J.-B. Franch, au musée de Dresde ; une estampe de Lucas de Leyde ; une gravure de Coelemans, d'après Séb. Bourdon, et une autre de Collaert, d'après J. Stradanus ; une statue de Thorwaldsen, gravée par P. Folo, etc. V. APÔTRES, CÈNE, DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, ASSOMPTION DE LA VIERGE, ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST, etc.

Barthélemy (MARTYRE DE SAINT), tableau de Ribera ; musée royal de Madrid (n^o 42). Ribera a traité plusieurs fois ce sujet, dont les détails horribles plaisaient à son imagination violente. Le tableau du musée de Madrid est justement célèbre ; il a environ 2 m. 80 en hauteur et autant en largeur. Les personnages sont de grandeur naturelle. L'apôtre a les mains liées à une traverse de bois, que les bourreaux hissent contre un arbre. Sa jambe droite est pliée et portée en arrière, tandis que l'autre, posée à terre, est tenue par un jeune homme au visage imberbe. D'autres bourreaux entourent le groupe principal, et, dans le fond, sont placés quelques spectateurs. La figure du saint est peu poétique ; son corps amaigri a une attitude complètement dépourvue de noblesse ; mais on ne saurait assez louer la correction du dessin, la vigueur du modèle, la puissance du coloris. La tête du bourreau qui est placé au premier plan se détache en pleine lumière ; elle est vivante. — Un autre tableau du même musée (n^o 285) représente le saint, les bras étendus et attachés par les poignets, levant vers le ciel des regards pleins de foi et d'espérance, tandis que son bourreau, un couteau à la main, détache, avec une tranquillité féroce, un lambeau de l'épiderme du bras. Les deux personnages sont à mi-corps. Leurs visages, très-rapprochés l'un de l'autre, offrent un contraste énergiquement rendu. Cette toile n'a guère plus d'un mètre de haut.

Le palais Pitti, à Florence, possède un autre *Martyre de saint Barthélemy*, de Ribera, dont on vante les beaux effets de lumière ; les ombres ont malheureusement noirci. Ici, le saint est renversé tout de son long sur le dos. Un de ses bras est relevé et attaché avec une corde ; le bourreau en entame la peau.

A Gênes, dans le palais Spinola, la scène offre plus d'intérêt. Saint Barthélemy, dépouillé de ses vêtements, est étendu au premier plan dans une attitude très-naturelle et d'un grand effet ; son visage est rayonnant d'espérance. Un inquisiteur païen, vieillard en manteau rouge, l'exhorte vainement à sacrifier à Hercule, dont il lui montre une statue placée à droite entre deux colonnes. L'apôtre regarde le ciel où lui apparaît un ange. Pendant ce temps, le bourreau continue froidement son horrible besogne ; il a détaché la peau de l'avant-bras. Cette composition, savamment éclairée, impressionne vivement. Mais nulle part Ribera n'a poussé plus loin la puissance de l'expression, nulle part il n'a été plus réaliste et plus violent que dans une eau-forte exécutée par lui à Naples, en 1624, et dédiée au prince Philibert : le saint, ayant pour tout vêtement une ceinture, est attaché par les poignets à un tronc d'arbre écorcé ; un de ses genoux est posé sur un rocher. Un bourreau quelque peu obèse, la tête entourée d'un mouchoir, les jambes demi-nues, les manches de son habit retroussées, écorche le martyr, avec une bonhomie effrayante ; il

passé sa main sous la peau pour mieux la détacher de la chair, et tient entre ses dents le couteau avec lequel il a fait les premières entailles. Un de ses aides, placé à droite, aigüise un autre couteau et se retourne vers le saint, en riant d'un rire cynique. A gauche, un soldat et un autre personnage assistent froidement à cette scène hideuse. Dans le fond, entre le bourreau et sa victime, on aperçoit trois vieillards qui conversent. Le saint paraît complètement étranger à ce qui se passe autour de lui ; il a les yeux levés vers le ciel qui s'entr'ouvre, et laisse voir une main tenant la couronne et la palme du martyre. Mariette a publié une copie de cette belle estampe.

Un tableau du musée de Grenoble, que M. Clément de Ris regarde comme « un magnifique échantillon de la belle manière de Ribera », se rapproche beaucoup de la composition que nous venons de décrire. Saint Barthélemy, vu de profil, est assis sur un tertre, au pied d'un arbre ; il a les bras liés, l'un au tronc, l'autre à une branche ; une de ses jambes est retenue au moyen d'une corde par un des bourreaux. A la droite du saint, un soldat debout tient une lance ; plus loin, trois hommes, dont deux ont la tête recouverte d'un capuchon.

D'autres tableaux de Ribera, représentant le même sujet, figurent aux musées de Nantes, de Munich, etc.

BARTHELEMY (Pierre), prêtre de Mar-seille qui, pendant la première croisade, prétendit avoir retrouvé à Antioche la lance qui avait percé Jésus-Christ. Accusé d'imposture, il se soumit à l'épreuve du feu et mourut de ses blessures (1099).

BARTHELEMY DE GLANVILLE, religieux franciscain du XIII^e siècle, suivant les uns, du XIV^e, suivant les autres. Nommé quelquefois *Barthélemy l'Anglais*, il est connu comme auteur d'un livre intitulé : *Propriétés des choses* (*Liber de Proprietatibus rerum*), pour lequel il s'est beaucoup servi du *Traité des animaux* d'Albert le Grand, dont il paraît avoir été contemporain. Ce livre, dans lequel est embrassée l'histoire du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, a fait longtemps les délices de nos pères. Il eut surtout un grand succès au XIV^e et au XV^e siècle, époque à laquelle il avait déjà été traduit en français. On peut se faire une idée de la vogue qu'il eut alors, soit par le nombre des manuscrits que l'on en retrouve encore dans les bibliothèques, soit par celui de ses éditions imprimées. Un manuscrit curieux de la fin du moyen âge, intitulé : *Propriétés des bestes qui ont magnitude, force et pouvoir en leurs brutalités*, et contenant une sorte de zoologie populaire, entremêlée d'histoires fabuleuses sur les animaux, a été presque entièrement copié sur l'ouvrage de Barthélemy. Les divers détails qu'on y trouve, dit M. Ponché, sont souvent de la plus extrême puérilité ; mais ils peuvent servir à caractériser la forme que l'on donnait alors à la zoologie élémentaire. Du reste, si l'auteur fait souvent preuve de peu d'instruction en tronquant ou en confondant les opinions des naturalistes qui l'ont précédé, il faut avouer que, par compensation, il ne parle d'eux qu'avec de prodigieux témoignages de respect ou d'admiration ; il les nomme le docteur Plin, le souverain et grand Aristote, etc. •

BARTHELEMY, de Cologne, savant littérateur, né dans cette ville en 1460, mort en 1514, étudia les lettres grecques et latines à Deventer, sous le célèbre Hégius, et fut le condisciple d'Erasmus. Il travailla toute sa vie à faire revivre, en Allemagne, les études classiques ; mais l'apreté qu'il apportait dans ces tentatives lui suscita de puissants ennemis, dont les injures empoisonnèrent son existence. Il mourut pauvre. Ses principaux ouvrages sont : *Sylva carminum* (1491) ; *Dialogus mythologicus* (1496) ; *Epistola mythologica* (1499) ; *Canones* (1500), etc.

BARTHELEMY (Nicolas), poète latin, né à Loches, en Touraine, en 1478, mort vers 1535. Il était ami de Guillaume Budé, ainsi que le prouve une longue lettre badine qu'il lui écrivit sur l'*Inutilité de l'étude*. Cette facétie épistolaire n'empêchait pas Barthélemy de se livrer avec ardeur au travail, comme le prouvent ses nombreux ouvrages, notamment : *Epigrammata*, *Momia*, etc. (1514), d'où Rabelais a tiré le conte de *Bodin* et du *Cordelier*, qu'on lit dans le *Pantagruel* ; *De vita activa et contemplativa* (1523) ; *Ennæa* ou *Méditations* (1531), etc.

BARTHELEMY DES MARTYRS — (*Bartholomæus a Martyribus*), archevêque de Lisbonne en 1541, mort en 1590. Il entra fort jeune chez les dominicains et, en 1551, devint précepteur de l'infant don Luis, puis archevêque de Braga en 1559. Appelé à siéger au concile de Trente, il s'y rendit à pied, malgré un trajet de près de 1,400 kil., et appuya fortement sur la réforme du clergé. Il se lia d'une vive amitié avec saint Charles Borromée et le cardinal Grisiéro, qui devait être pape sous le nom de Pie V. Il convoqua, en Portugal, le concile provincial de 1566, qui dura sept mois, et où furent arrêtés un grand nombre de points de discipline. On a de lui plusieurs ouvrages, dont un, *Stimulus Pastorum*, a été traduit en français par G. de Melo, sous le titre de : *Le Devoir des Pasteurs* (Paris, 1699, in-12).